

## Par qui et pour qui ?

### La question du sujet

7/11 & 5/12/92

p. 303 § 4

p. 186 § 1

**Pour savoir comment répondre au sujet dans l'analyse, la méthode est de reconnaître d'abord la place où est son ego, cet ego que Freud lui-même a défini comme ego formé d'un nucleus verbal, autrement dit de savoir par qui et pour qui le sujet pose sa question. Tant qu'on ne le saura pas, on risquera le contre-sens sur le désir qui y est à reconnaître et sur l'objet à qui s'adresse ce désir.**

*Suite à l'hystérique on va se centrer sur l'obsessionnel.*

*Qu'est ce qui se passe entre le moi et l'objet ? Quel est le sens du désir ? Vers où ça va : vers l'Autre, vers moi ? Qu'est ce cette jouissance de l'obsessionnel ? Il se cache dans l'objet, dans le collage entre le moi et l'objet. Quand il se passe quelque chose il dit : « Ça se décolle ». Il est configuré par l'image et confisque les autres à cet endroit. Dans le couple - hystérique – obsessionnel, l'un ne demande qu'à se laisser coïncider, l'autre à coïncider. Dans ce couple, il n'y a pas de lien de parole, mais un lien de mort. Ce collage est dans l'objet anal.*

*La fin de l'analyse arrive quand le patient se met à parler au psychanalyste comme à un homme et non à ses projections. Il y a un renversement de la confiscation en liberté qui devient compassion. Il s'agit de mettre de la patience là où on serait tenté de faire comprendre.*

*Là où ça ne parle pas, là où la loi du langage n'est pas indiquée, l'être humain se confisque dans l'image ou dans la sensation.*

*Là où il n'y a pas de parole paternelle l'enfant ne peut être que « poussé » et non appelé. Le petit Poucet doit se débrouiller tout seul. « Poussé » indique l'analyté.*

*Chez l'obsessionnel il y a désintringation des pulsions au profit de l'analyté, une identification à un anus. Il y a confusion entre l'objet rejeté et l'objet gardé. Ce qui fait le passage entre les deux c'est « pousser » - « lâcher ». Ils ne peuvent que s'identifier à l'activité sphinctérienne : au lieu de parler, il pette. Il s'agit de maîtriser pour ne pas être vidé et de lâcher pour ne pas exploser à cause d'un trop plein. Dans les deux cas il y a de l'angoisse. L'obsessionnel intériorise imaginativement et déplace la problématique anale dans la pensée.*

*Il peut s'en sortir quand quelque chose lui arrive sans qu'il le pense, quand il s'ouvre à l'écoute de l'analyste ou à son sourire : il sort alors du surmoi sévère qu'il projette sur l'analyste.*

*Il y a collage du moi et de l'objet par le biais de l'anus, réduction et identification forcées de l'objet d'amour à l'objet rejeté, confusion entre l'objet, l'amour et l'identité dans la sensation.*

*Chez l'obsessionnel ce collage est identique à un meurtre : il annule à chaque instant ce que l'on fait et ce que l'autre dit. Il n'y a pas d'autre. C'est la perversion comme mode de défense. La vérité c'est faire mentir le mensonge. Il y a une absence de témoin chez l'enfant qui témoigne d'un chemin intérieur où est indiqué la bascule du mensonge. Le pervers annule ce qu'il fait lui-même et ce que l'autre est pour lui. Rappelons que le point pervers est en chaque homme de même que le mensonge. Il ne peut y avoir accès à la vérité que là où le mensonge est dénoncé. Le pervers pense délibérément dans la tête : « Je m'auto-accuse du collage à l'objet », « j'ai l'impression de ne pas pouvoir me mettre présent hors d'une image » : il est coincé dans la faute qu'on juge. Il ne supporte pas d'être en faute et en avoir conscience, le torture. « Je n'ai l'impression d'exister que quand j'imagine que je suis parfait ». La vérité fait fondre celui qui s'identifie au mensonge. Se reconnaître comme pécheur est la seule issue pour sortir du sentiment de culpabilité. Il n'y a pas de vérité transmissible hors du pointage du mensonge et de la perversion.*

*Les interprétations ne peuvent se faire que sur fond de transfert. Qui indique la question de la vérité.*

*L'enfermement, les barreaux, l'emprisonnement qui étouffent ont pour conséquence la colère ou une angoisse oppressante qu'il ne faut pas montrer.*

*Entre le moment où l'obsessionnel est touché par une vérité et où il va chez un psychanalyste, il a un fonctionnement pervers.*

*Les fantasmes de cage (ou équivalents) vont avec des troubles respiratoires. La psychanalyse permet la respiration mais la respiration ne vient pas d'elle pas plus que de la mère.*

*C'est la parole qui castré le regard, sinon, il n'y a pas d'autres solutions que d'être nous-mêmes confisqués dans l'image. La désintrication des pulsions est corrélative à la non symbolisation. L'obsessionnel est complètement occupé par ce qu'il tue, la Parole même.*

Question de méthode, donc : il s'agit, pour répondre au sujet dans l'analyse, de reconnaître d'abord la place à partir de laquelle il parle : cet endroit où<sup>1</sup>, tout à la fois, le discours que le sujet tient se noue à ce qui parle en lui quand il parle à un autre ou quand il écoute et où<sup>2</sup> ce qui se dit, à la jointure de la chair et de l'esprit, en appelle à une parole qui fait corps ou à un corps de parole.

Faire corps, cela veut dire référer la diversité des membres à un même nom, fonder la différence (des membres) dans l'unité originnaire de leur être ensemble.

On atteint à cet endroit en repérant le nucleus verbal de l'ego 3, dit Freud. Là où surgit le sujet, dit Lacan, surgissement à partir de ce dans quoi il est pris 4 :

---

1

Vocabulaire de la Psychanalyse, J.Laplanche et J.B. Pontalis, p. 242

Indépendamment de préoccupations touchant à l'histoire de la pensée freudienne, certains auteurs ont cherché, dans un souci de clarification, à marquer une différence conceptuelle entre le *moi* en tant qu'il constitue une instance, une structure de la personnalité, et le *moi*, en tant qu'il se pose en objet d'amour pour l'individu lui-même - le *moi* de l'amour-propre selon La Rochefoucauld, le *moi* investi de libido narcissique selon Freud. Hartmann a proposé de ne pas confondre le *soi* (self) en tant

...Il n'est pas vrai que l'ego soit la fonction par où le sujet apprend le sens des mots.

Encore faut-il que le sujet soit pris dans un langage qui le fonde dans la rencontre où la vérité parle (l'Autre), et non dans un langage qui parlerait tout seul au redoublement idéal du moi (projection).

Par qui et pour qui ? En qui ? En quel objet ? Sous quelle forme, la question du sujet est-elle posée ?

- sous la forme de l'autre qui livre le sujet à la résonance des mots sans parole ? (hystérique)

- sous la forme d'un moi qui se prend pour le sujet dans le miroir de la projection (l'image) ? (obsessionnel)

- sous la forme d'un rapport à la vérité qui parle et donne corps au sujet dans la chair ?

Les deux premières sont les modes - hystérique et obsessionnel - de la troisième.

En peu de lignes et avec une justesse que confirme l'expérience clinique (parce qu'elles viennent probablement d'elle), Lacan évoque la manière dont l'objet du sujet se caractérise dans l'hystérie d'une part, dans l'obsessionnalité, de l'autre.

Il dit que l'hystérique **captif de l'objet** auquel s'adresse le désir **dans une intrigue raffinée et que son ego est dans le tiers par le médium de qui le sujet jouit de cet objet où sa question s'incarne** (303). En d'autres termes, dans l'hystérie, le sujet pose sa question en captant l'objet de son désir dans le langage. Il se laisse emporter par les mots jusqu'à croire sans le savoir (inconsciemment) que l'autre auquel il les prête, c'est lui. De ce fait, il s'identifie à la parole comme telle, à l'échange même. Il est, à la fois, la question et la réponse.

*L'hystérique s'identifie au spectacle en son entier, c'est-à-dire aux deux endroits – acteur et spectateur, à la fois du côté de la question et de la réponse.*

---

que personne propre en opposition à l'objet, et le moi (comme système psychique) en opposition aux autres substructures de la personnalité.

Cette position nous semble anticiper, par une distinction purement notionnelle, la réponse à des problèmes essentiels. D'une façon générale, ce qu'apporte la psychanalyse avec sa conception du moi risque d'être partiellement méconnu si l'on juxtapose simplement une acception tenue pour spécifiquement psychanalytique du terme à d'autres acceptions tenue pour traditionnelles et, *a fortiori*, si l'on veut d'emblée figurer différents sens en autant de vocables distincts. Non seulement Freud trouve et utilise des acceptions classiques, opposant par exemple l'organisme à l'entourage, le sujet à l'objet, l'intérieur à l'extérieur, mais il emploie à ces différents niveaux le même terme de *Ich*, il joue même sur l'ambiguïté de cet emploi, ce qui montre qu'il n'exclut de son champ aucune des significations attachées aux termes de *moi* et de *je*. [Comme l'attesterait à soi seule la célèbre formule: "Wo Es war, soll, Ich werden", littéralement: "où ça était je (moi) dois advenir", qui vient conclure le long développement sur le moi, le ça et le surmoi.]

2 J.LACAN, le Séminaire, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, (p.23) ...il n'est pas vrai que l'ego soit la fonction par où le sujet apprend le sens des mots. Qu'est-ce que l'ego ? Dans quoi le sujet est-il pris, qui est, outre le sens des mots, bien autre chose – le langage, dont le rôle est formateur, fondamental dans son histoire.

**L'obsessionnel, lui, entraîne dans la cage de son narcissisme les objets où sa question se répercute dans l'alibi multiplié de figures mortelles et, domptant leur haute voltige, en adresse l'hommage ambigu vers la loge où lui-même a sa place, celle du maître qui ne peut pas se voir. (303-4)**

En d'autres termes, dans la névrose obsessionnelle, le sujet pose sa question en confisquant l'objet du désir dans un réseau d'images toutes orientées vers l'image de lui-même où il se laisse introniser. Sans même s'y voir, il est le miroir même. De ce fait, il s'identifie à l'image comme telle. Il est le paradoxe d'une image originelle qui lui devient vite insupportable puisqu'avec elle se trouve annulée toute différence vivante dans une confusion mortelle et meurtrière de l'image et du regard, de la sensation et du sens.

*Avec l'obsessionnel on est contraint d'être complice avec l'image qu'il apporte de lui-même: il ramène l'autre à son image.*

*L'obsessionnel est fasciné par l'hystérique : il va devenir vivant tout en étant persuadé que c'est lui qui fonde l'hystérique qui est son partenaire.*

Pendant des années, j'ai été enfermé dans un regard muet.  
Je n'étais qu'un regard sur le monde

*Lorsque quelqu'un nous parle, il vient nous constituer comme objet du discours.*

*Avec les enfants, il faut pouvoir supporter le transfert des parents. La place imaginaire que l'on prend étant celle des parents. Quand l'enfant va mieux, il n'occupe plus la même place, et les parents cherchent à le remettre à la même place. Il faut alors prendre en compte la difficulté des parents, mais sans l'interpréter, sinon on relègue à nouveau l'enfant.*

Avant de nous avancer plus avant dans la voie de la clinique, il convient de reprendre (1) la question de l'objet a et de la place qu'il occupe dans ce que Lacan appelle le fantasme fondamental ainsi que (2) le rapport qu'il y a entre médiation et révélation dans la parole.

**Il n'est pas étranger à l'essence de la parole de s'accrocher à l'autre. La parole est médiation sans doute, médiation entre le sujet et l'autre, et elle implique la réalisation de l'autre dans la médiation même. Un élément essentiel de la réalisation de l'autre est que la parole puisse nous unir à lui. C'est là ce que je vous ai surtout enseigné jusqu'à présent, parce que c'est dans cette dimension que nous nous déplaçons sans cesse.**

**Mais il y a une autre face de la parole qui est révélation. (Sém. I p. 59)**

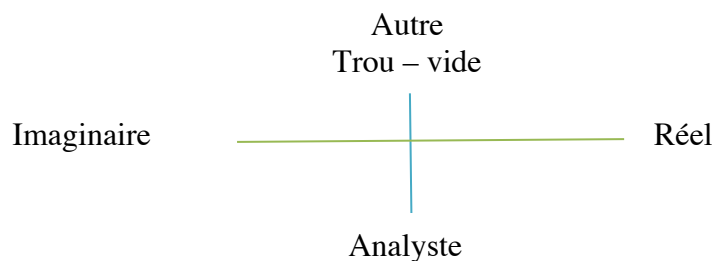
Dire cela, c'est indiquer comment l'histoire du sujet vient s'articuler à l'origine dans le rapport de petit a et de grand A au cœur de la chaîne signifiante, dans le fantasme fondamental.

Nous avons à réfléchir sur ces deux points (1) celui du fantasme fondamental et (2) celui de la médiation et de la révélation, avant de revenir au repérage de l'hystérie et de l'obsession à partir de la constitution de l'objet (a) du désir.

*Ce qui est intéressant c'est le rapport de l'objet d'amour à l'objet de désir.*

*La vérité qui parle n'est ni hystérique ni obsessionnelle. C'est le fait de parler, que la vérité parle. La vérité parle à travers une structure en s'y tordant, en s'y perdant. L'important, c'est de ne pas prendre la vérité*

*pour le moi de la structure. Dans une cure, le lieu du mensonge apparaît là où jadis on était sûr d'articuler la vérité. Identifier l'objet du désir avec l'objet d'amour c'est mentir. Ce qui caractérise l'amour, c'est qu'il a un objet. Le risque permanent est de prendre la médiation pour la vérité. La médiation n'est pas du côté de la vérité ou de l'imaginaire, elle est entre les deux, c'est le lieu de la liberté. La médiation ne doit pas en profiter pour se prendre pour la vérité. La médiation peut être le lieu du mensonge si elle se prend pour l'origine. Dans la psychose, c'est le trou ou le vide. L'analyste est le médiateur entre imaginaire et réel, pour que l'obsessionnel se distingue de son image ou l'hystérique de l'identification immédiate à l'autre. L'hystérique ou l'obsessionnel qui filent vers la psychose ne croient pas que ça parle et ils se trouvent, du coup, convoqués dans le trou ou dans le vide, là où ils ne voient pas qu'il y a rapport à l'autre.*



*Nous pouvons mentir et même ne pas savoir que nous parlons si il n'y a pas de témoin, si personne ne nous répond, non dans l'exactitude mais dans l'authentification que ça parle en nous. Il nous faut être dans la position de ce qui parle en l'autre et non dans l'exactitude de ce que l'on dit. Souvent nous croyons parler là où nous n'acceptons pas la résonance de la parole en nous. Le mensonge, c'est de mettre un objet à la place de la parole, à la place de la vérité.*

*La terreur de la parole chez le phobique est née du regard de la toute puissance maternelle mise à la place du père. Cette peur manifeste toujours le jeu ou le trou du mensonge. L'autisme est une façon de ne pas mentir. Dans tout mutisme, il y a ce « je ne peux pas » comme « je ne veux pas ». Le vouloir ne pas savoir se donne toujours comme une inhibition. Derrière cette peur se cache le fait que l'autre ne veut pas dire, mais sans le savoir. C'est en analysant le champ de la résistance que va s'ouvrir le chemin de la vérité qui parle. Il faut écouter qu'il ne veut pas parler car c'est ce qu'il vient dire. C'est dans le silence d'un mutique (qui parle tout le temps), que se retrouve les mots de la parole.*

*La haine est ce à quoi on tient le plus : elle est cachée et du seule fait d'être caché, elle occupe la vérité originare. La haine c'est aimer ne pas aimer. Ça se donne comme le contraire de l'amour, mais l'amour n'a pas de contraire. Aimer n'a jamais été le contraire de ne pas haïr. La*

*vérité n'est jamais contre le mensonge. L'amour passe par la jalousie. Le consentement au désir inconscient fonde l'homme comme désirant et parlant.*

*Le langage médiatise la parole incarnée. Si le langage est vraiment médiateur ce qui va se révéler dans sa disparition, c'est la parole dont l'un et l'autre vivent.*

*La psychose est toujours qualifiable comme un refus de l'incarnation.*

9/1/93

1. En quoi y a-t-il un fantasme fondamental ? L'objet a.

*Le fantasme fondamental est la valeur essentielle qu'un objet peut prendre par rapport à un sujet. **Le sujet lui-même s'y reconnaît comme fixé. Dans cette fonction privilégiée, nous l'appelons a.** Sem.VIII p.202). Il tourne autour de ce que Freud a appelé l'ombilic du rêve. Comment ce qui se dit dans le fantasme fondamental est articulé au réel ? Dire cela, c'est poser la question de la vérité du désir, de la vérité et du réel.*

Parler en vérité suppose d'emblée que la vérité parle.

Lorsque nous parlons, la vérité parle. C'est même cela qui nous confronte à la réalité du mensonge. Nous ne savons que ça parle en vérité qu'à travers l'expérience que nous pouvons mentir.

*Répondre à quelqu'un, c'est authentifier le surgissement de la parole en lui : témoigner de lui comme sujet.*

Le langage médiatise la parole incarnée ...

*... là où il y a des effets dans la chair. Il est impossible de réduire la parole à un langage quel qu'il soit. Le langage fait entendre la parole non comme un écho mais comme ce qui fait parler. L'hystérique veut faire parler conjoint et famille jusqu'au délire. Le problème n'est pas de faire parler, mais de risquer dans le langage ce qui parle en nous.*

Il la fait entendre, non en tant qu'il en est un écho (femme de Narcisse) ou qu'il fait parler, l'image redoublée d'un idéal pris pour l'origine et la fin. Mais en tant qu'avec lui se pose la question de la vérité et du mensonge.

Cette question de la vérité et du mensonge est celle de la parole même, de la parole en tant que médiation originaire entre l'Imaginaire et le Réel, à la jointure, qu'elle ponctue, du Symbolique (p.309). La parole vraie ou parler en vérité pose la question du Réel : est-ce que ce que je dis ou ce dont je parle, est-ce que ce que j'imagine est réel ou du moins touche au Réel ? Dans quelle mesure ce que j'imagine est une réalité — a un fondement dans le Réel - ou n'est que le redoublement projectif de ce que j'imagine ? Ce que j'appelle le redoublement sans fond — sans fondement — de l'imaginaire.

C'est là que la question du témoin est fondamentale.

*En tant que sujet, nous sommes articulés à un réel impossible. Si nous sommes articulés à un mensonge, il y a un trou (clivage pervers, dédoublement imaginaire où le langage renvoie à un écho de lui-même au lieu de rester ouvert au réel). La parole est la médiation où*

*imaginaire et réel font unité avant d'être dissociés. Le réel n'a de sens que pour un sujet et non pour un chien ou un chat. C'est la parole qui fait l'homme et l'univers puisqu'il n'y a pas d'univers en dehors de l'homme. Parler en vérité pose la question du réel. Le témoin est fondamental quand se pose la question de la vérité car il n'y a pas de vérité sans témoin.*

Le Réel n'a de sens que pour le parlêtre, ou il n'y a d'ouverture de la réalité (imaginaire...) au Réel que pour le parlêtre. Il est le lieu du désir : c'est à lui qu'il est adressé et c'est lui qui en est l'origine.

Si une réalité n'est vraie que si elle ouvre au Réel, quelle est la réalité du désir?

Si le désir de l'homme est le désir de l'Autre, la réalité du désir est relative à celle de l'Autre.

Si le désir est vrai, l'Autre est Réel.

*Si le désir de l'homme est le désir de l'Autre, il vise autre chose que la chose : il faut que l'Autre soit du côté du réel. La réalité du désir est relative à ce qu'il vise.*

C'est pour cela que la question de l'analyse est celle de la vérité, non celle du savoir. Et nous avons tous fait l'expérience que réduire la vérité du désir au savoir de la connaissance (ou au sentiment de l'amour) peut être la pire des impasses.

*Réduire la vérité au savoir sur notre histoire familiale peut être la pire impasse et pourtant c'est de cette impasse dont on se sert en analyse. Si ce qui se passe dans la génération a une telle importance c'est parce qu'elle touche à la réalité de l'humanité en tant qu'elle a une place dans l'univers.*

Quel degré de réalité a le désir de l'homme ? Comment ce qu'il imagine, le fantasme, le noue-t-il au Réel ou le fonde-t-il en lui ? Comment la possibilité de l'histoire est-elle nouée au Réel impossible dont parle Lacan ?

Ce nœud est dans la parole : ces effets de lien dans le langage ne cessent de renvoyer à l'alliance originaire de la parole.

*Le nœud du possible et de l'impossible est dans la parole : là se pose la question de la vérité. Là où le désir est ordonné à l'Autre inimaginable, on a l'autre.*

- Ou l'Objet du désir est du côté du Réel (impossible) et c'est l'Autre (inimaginable) de Lacan.

- Ou l'objet du désir est ramené à un objet d'amour (libido) et c'est un autre pris pour l'Autre.

C'est donc dans le repérage de l'objet d'amour pris ou non pour l'Objet du désir, confondu ou non avec lui que la question du Sujet se pose, et, avec elle, celle du désir.

*L'objet a se donne comme ce qui joint l'amour et le désir. C'est dans le repérage de l'objet d'amour pris pour l'objet du désir que la question du sujet se pose et avec elle celle du désir. On a là le fondement du transfert où va se jouer cette confusion entre l'objet d'amour et l'objet du désir.*

Le nucleus verbal dont il est question chez Freud nous renvoie à ce que Lacan appelle, dans son Séminaire VIII, le fantasme fondamental auquel est identifié le

sujet lorsque le désir prend consistance et qu'il se pose, dans le sujet, comme désir de l'Autre, grand A. Du fait même qu'il y ait parole avec quelqu'un d'autre, parole qui arrête le sujet à quelqu'un d'autre - voir à quelque chose d'autre - à un objet par qui et pour qui le désir vient flamber, de ce fait même, il y a désir de l'Autre. Il n'y a de petit autre auquel le sujet s'adresse comme à un objet que dans l'horizon d'un désir qui nous vient par lui et pour lui.

**A est défini pour nous comme le lieu de la parole.** (Sém. VIII p. 202)

Cadré, le désir spécifié par un objet, dans l'amour, trouve son origine dans l'Autre (inobjectivable). Sans cela, le désir de l'homme n'a pas de consistance car il ne serait fondé que sur le redoublement de ce qu'il imagine, sur l'objet dupliqué, non sur la réalité de l'objet.

Il n'y a d'amour qu'éprouvé ou médiatisé par et dans la chair sur fond d'un désir qui, par elle et pour elle, s'origine de la Parole en acte, dans le Réel. C'est au lieu de ce nucleus verbal ou de ce fantasme fondamental que s'articulent l'objet petit a et le grand A de la théorie de Lacan : cette articulation de l'amour dans sa dimension objective à la dimension subjective par excellence, celle du désir.

Une telle articulation est référence à une Parole originaire, non saisissable par et dans la chaîne des représentations (et a fortiori dans une seule). Par cette référence à une Parole Originnaire, l'homme est fondé, dès le début (naissance) et jusqu'à la fin (mort) sur ce qui lui échappe.

*Le désir est fondé sur ce qui échappe et c'est bien dans l'amour qu'on en fait l'expérience. Là où l'amour ne peut être que d'orgueil, l'humilité ne peut être qu'humiliation.*

Le Réel impossible (Sém. VIII p. 202 ; DV. L'Autre du désir et..., annexe) est dans ce rapport fondamental du petit a au grand A où se laissent lire, dans l'amour, les traces de l'origine dans le désir. Ce rapport paradoxal suppose un changement d'ordre que tout à la fois il fonde. Avec ce changement paradoxal, il y a passage du redoublement de l'imaginaire à l'ouverture de la scène de l'imaginaire au Réel. C'est là que se situe l'acte de la parole en tant qu'elle est le Symbole qui fonde l'homme et qui est à l'origine de l'ordre symbolique.

Dans l'économie humaine, le petit a, objet privilégié, prend la place de l'Autre en qui le Sujet désirant trouve son origine : c'est par lui et pour lui, ce petit-autre-objet-du-désir, que la parole s'adresse. En s'adressant à l'autre, la parole (l'amour) transfère le désir de l'Autre sur l'autre. Elle fait de l'Autre un objet a, que l'apparition (dans le transfert qui est fermeture du désir sur un objet) aussi bien que la disparition (dans la résolution du transfert qui est ouverture du désir à l'Autre) font la médiation nécessaire entre la vérité du sujet parlant et la parole de vérité.

La chute de l'objet a dans le cadre fantasmatique où il est apparu, ne peut que donner lieu à la révélation de la parole originaire avant qu'elle ne soit à nouveau médiatisée par la constitution d'un autre objet.

C'est là que si aucun corps parlant ne vient en témoigner dans l'amour (l'amour de transfert?), s'ouvre une béance qui entraîne dans le vide un sujet non fondé. Comme on l'entend souvent dire en analyse:

Je n'ai pas de fond!  
Du départ, c'est un mensonge



*L'origine ne peut pas être dans l'ordre du savoir. Une origine qui n'échapperait plus ne serait plus, car ça supposerait qu'en tant qu'être sachant on soit avant elle.*

*Les décisions prises au nom du trou imaginaire pris pour le réel conduisent au nihilisme et à l'idolâtrie de la mort. C'est ce trou qui fait prendre des médicaments.*

*Les mythes mettent de l'ordre en se représentant la question de l'origine.*

*Le désir est de l'ordre de la foi : on croit à ce qu'on ne voit pas, à ce qui ne se représente pas mais à ce qui est de la parole comme telle. Il n'y a pas d'homme sans foi s'il est vrai qu'il n'y a pas d'homme sans désir.*

L'apparition/disparition de l'objet d'amour (le for-da) ne signifie plus la présence/absence de l'Autre dans le sujet par la médiation de l'imgo maternelle. La visée de Réel du désir ne se révèle pas au lieu de la médiation : elle n'était pas vraie, cette médiation. Là où elle disait qu'il y avait quelque chose, il n'y a rien. Aucune absence n'inscrit en creux la présence ! Il n'y aurait, en effet, aucune réalité subjective si l'Autre du désir n'avait rien à voir avec la Vérité qui parle. Là où il doit surgir, le sujet ne peut que s'évanouir et tomber dans un vide intérieur si rien ni personne ne témoigne par lui et pour lui de ce qui se révèle par et dans la parole. La soi-disant médiation des mots a fait exister ce qui n'existe pas : l'homme, quand il parle, n'est que mensonge !

Quand l'irruption de la parole véritable ne témoigne plus du langage comme médiation mettant le sujet en rapport avec l'Objet du désir absent, la parole représentée, l'objet du langage, prend la place de l'origine (autrement dit il apparaît imaginairement comme Autre). Alors se trouve occulté l'ouverture à l'espace intersubjectif (l'Esprit) de la révélation. L'Autre du langage, la Parole, ne se révèle comme le lieu même où la médiation s'accomplit dans la disparition de l'objet médiateur. C'est en elle, en effet, que se nouent originellement, dans l'unité de la différence - l'identité symbolique - l'Autre et le sujet qui s'engendrent dans un corps.

**A est défini pour nous comme le lieu de la parole,  
ce lieu toujours évoqué dès qu'il y a parole,  
(comment mieux dire qu'il est originaire?)  
ce lieu tiers qui existe toujours dans les rapports à l'autre, a,  
dès qu'il y a articulation signifiante.  
(comment mieux dire qu'il n'est ni de l'un ni de l'autre  
et qu'il est de l'un et de l'autre?)  
Cet A n'est pas un autre absolu, un autre qui serait  
ce que nous appelons dans notre verbigération morale,  
l'autre respecté en tant que sujet,  
en tant que moralement notre égal.  
Non, cet Autre tel que je vous apprends ici à l'articuler,  
qui est à la fois nécessité et nécessaire comme lieu,  
(l'esprit)  
mais en même temps sans cesse soumis  
à la question de ce qui le garantit lui-même  
(la parole en acte)  
c'est un Autre perpétuellement évanouissant,**

**et qui, de ce fait même, nous met nous-mêmes  
dans une position perpétuellement évanouissante**  
(la parole en acte renvoie à la Vérité qu'elle révèle  
**et non à l'objet qui médiatise la rencontre  
quand elle fonctionne comme médiation).**  
**Or, c'est à la question posée à l'Autre**  
(par et pour l'objet petit a)  
**de ce qu'il peut nous donner**  
**et de ce qu'il a à nous répondre,**  
**que se rattache l'amour comme tel.**  
(Sém. VIII, 202 §2 Ed. 1991)

Ce fantasme fondamental, dit Lacan, pointe le lieu où l'amour de l'autre s'enracine ou mieux est ombiliqué dans le désir de l'Autre, grand A.

La parole qui s'accroche à l'autre médiatise la parole originaire, celle de l'Autre, qui par lui et pour lui, se révèle constitutive du désir du Sujet dans un corps.

L'élément circonstanciel et particulier inclut l'autre dans le tissage amoureux de la chaîne signifiante. Mais, du fait même que **tous les éléments d'une chaîne peuvent être pris comme équivalents les uns les autres** (Sém. VIII, p. 202, l'autre aimé prendra une fonction particulière - celle de l'objet a. Cette fonction de représentation inconsciente de l'Autre dans l'amour fait prendre à l'objet pris dans le refoulement, devenu inconscient la place de l'Autre du désir.

On comprend bien, alors, que c'est dans la chute de l'objet (en tant que tel) pris inconsciemment pour l'Autre, objet a, donc, que se réalise la médiation subjective de l'Autre. Et ce ne peut être que dans le champ de la parole. Hors de cette disparition, la parole fondatrice du Sujet ne se révèle pas en vérité et l'objet a est pris pour l'Autre (de l'idolâtrie) tandis que le Sujet est confondu avec le Moi de la paranoïa.

Car le désir de l'Autre, nous ne le savons pas, il est inconscient. Il ne se révèle que dans l'amour de l'autre. Bien qu'il y soit évanouissant, éclipsé, mystérieux, insaisissable, l'Autre est pourtant, là... Je reprends les termes mêmes de Lacan dans le chapitre XII de son Sém.VIII qu'il faut lire absolument.

C'est après avoir commenté le ressort de l'amour entre Socrate et Alcibiade, au chapitre précédent, qu'il écrit : (Sém.VIII, ch. XII, p. 211 § 5)

**Si le désir de Socrate, comme il semble être indiqué dans ses propos, n'est autre chose que d'amener ses interlocuteurs au gnoti seautov, ce qui se traduit à l'extrême, dans un autre registre, par occupe-toi de ton âme, alors, nous pouvons penser que c'est à prendre au sérieux. Pour une part en effet, et je vous expliquerai par quel mécanisme, Socrate est un de ceux à qui nous devons d'avoir une âme - je veux dire, d'avoir donné consistance à un certain point désigné par l'interrogation socratique, avec ce qu'elle engendre de transfert. Mais s'il est vrai que ce que Socrate désigne ainsi, c'est sans le savoir, le désir du sujet tel que je le définis et tel que Socrate se manifeste effectivement devant nous s'en faire ce qu'il faut bien appeler le complice - si c'est cela, et qu'il le fasse sans le savoir, voici Socrate à une place que nous pouvons tout à fait comprendre ( celle du psychanalyste qui n'est pas dans le registre du comprendre<sup>5</sup>), et nous pouvons comprendre en même temps comment, en fin de compte, il a enflammé Alcibiade.**

**Car le désir dans sa racine et son essence, c'est le désir de l'Autre, et c'est ici à proprement parler qu'est le ressort de la naissance de l'amour, si l'amour, c'est ce qui se passe dans cet objet vers lequel nous tendons la main par notre propre désir, et qui, au moment où notre désir fait éclater son incendie, nous laisse apparaître un instant cette réponse (révélation là où chute et/ou s'accomplit la médiation), cette autre main (incarnation du désir de l'Autre dans l'autre) qui se tend vers nous comme son désir.**

Il me semble qu'il y a là une référence implicite au plafond de la chapelle Sixtine, je veux dire à la Création de l'homme de Michel Ange.

D'ailleurs il y a plus qu'un écho à des références bibliques dans la suite du texte de Lacan.

**Ce désir se manifeste toujours pour autant que nous ne savons pas. Et Ruth ne savait pas ce que Dieu voulait d'elle. Mais, pour ne pas savoir ce que Dieu voulait d'elle, il fallait tout de même qu'il fût question que Dieu voulût quelque chose. Et si elle n'en sait rien, ce n'est pas parce qu'on ne sait pas ce que Dieu voulait d'elle, mais parce que à cause de ce mystère, Dieu est éclipsé - mais il est toujours là. (S. VIII p. 212 § 2 Ed. 1991).**

9/2/93

On voit poindre ici la notion de présence-absence qui dans l'œuvre de Lacan s'articule à l'ouverture/fermeture de l'inconscient au Symbole Originnaire en tant que Vérité qui parle à<sup>6</sup> : c'est ce rapport (note 7) énigmatique du désir (note 8) avec la parole dans la chair et sans même qu'on le sache que recouvre le concept d'inconscient.

Ce jeu symbolique de l'amour et du désir est perverti par le mensonge de l'idolâtrie, celui qui met quelque chose là où il n'y a rien (prendre l'objet de l'amour pour l'Autre du désir). Dans le refus de la castration (accorder à l'objet d'amour la puissance phallique de soutenir par et pour lui seul le désir)(note 9) qu'une telle

---

**"Il faut que l'analyste sache en particulier que le critère de sa position correcte n'est pas qu'il comprenne ou qu'il ne comprenne pas.**

**Il n'est pas absolument essentiel qu'il comprenne. Je dirai même que, jusqu'à un certain point, qu'il ne comprenne pas, peut être préférable à une trop grande confiance dans sa compréhension. En d'autres termes, il doit toujours mettre en doute ce qu'il comprend, et se dire que ce qu'il cherche à atteindre, c'est justement ce qu'en principe, il ne comprend pas. C'est seulement en tant, certes, qu'il sait ce que c'est que le désir, mais qu'il ne sait ce que ce sujet, avec lequel il est embarqué dans l'aventure analytique, désire, - qu'il est en position d'en avoir en lui, de ce désir, l'objet. Cela est seul à pouvoir expliquer tel de ces effets si singulièrement encore effrayants, semble-t-il."**

7 Sémin. VIII, p. 218-219

8 Sémin. VIII, p. 259-260

9 Sémin VIII, p. 259. "L'objet dont il s'agit, disjoint du désir, l'objet phallus, n'est pas la simple spécification, l'homologue, l'homonymie, du petit a imaginaire où déchoit la plénitude de l'Autre, du grand A. Ce n'est pas une spécification enfin venue au jour de ce qui aurait été auparavant l'objet oral, puis l'objet anal. Comme je vous l'ai indiqué dès l'abord du discours aujourd'hui, quand je vous ai marqué la première rencontre du sujet avec le phallus - le phallus est un objet privilégié dans le champ de l'Autre, un objet qui vient en déduction du statut du grand Autre comme tel.

formule indique, le manque est occulté et ne renvoie plus à l'Autre comme au fondement énigmatique du désir de l'homme.

*Dans la présence absence, c'est toute la question du manque qui est indiquée, du manque en tant qu'il ne se représente pas : il est le A. Ce qui est absent c'est ce qui nous manque et que nous réclamons dans la présence. La dissociation de la présence et de l'absence fait tomber dans le vide psychotique.*

*L'idolâtrie fait de l'objet d'amour l'objet du désir, elle met quelque chose là où il n'y a rien. La castration fait que l'objet d'amour ne soit pas l'objet du désir : cela ne nous détruit pas et nous mène à autre chose. Dans l'amour passion nous demandons à l'autre de soutenir pour lui et pour lui seul le désir, de tenir la place du A.*

*Être désirant = être obéissant : c'est être dans l'ordre de la parole, c'est écouter.*

Autour de cette problématique de la castration, il faut entendre toute la question de ce que j'appelle l'obéissance : La parole en tant que vérité originaire de l'ordre symbolique qui caractérise l'espèce humaine, n'est repérable que dans l'effet multiplié de son acte, dans l'écoute ( la parole se multiplie dans tous ceux qui entendent s'ils écoutent vraiment) qui est obéissance de la chair à la loi du langage chez celui qui, parlant, témoigne de la Parole dans la chair, est présent comme sujet dans un corps. La transmission de la vérité qui parle ne s'opère que par la médiation d'un témoin *qui risque pour elle sa chair. C'est le prix de l'interprétation.*

*Le psychotique est pris dans le vertige d'une obéissance impossible : un gouffre s'ouvre là où il n'y a pas de parole à qui se confier : il y a un mensonge du départ qui ne renvoie pas à l'origine. Si nous sommes des Êtres désirant, nous sommes forcément des Êtres obéissant. (obedire = être dans l'ordre de la parole, écouter).*

*Il n'y a pas de parole vraie sans effet de multiplication dans la chair. Écouter signe la présence du sujet dans la chair et être touché par la parole dans la chair, c'est y répondre : le prix de l'interprétation et du transfert. « Je parle et la preuve que je parle c'est que c'est multiplié par 43 (participants au séminaire), c'est multiplié par le nombre de chairs ici présentes et « un » pour chacun. Il n'y a pas de parole vraie hors d'une chair qui en témoigne : écouter c'est parler.*

N'est-ce pas pour ne pas être introduit, au risque de la parole par la parole d'un autre (un aimé et un témoin), à ce jeu symbolique de l'amour et du désir que les

---

**En d'autres termes, au niveau du désir génital de la phase de la castration, dont tout cela est fait pour vous introduire l'articulation précise, le petit a, c'est le A moins phi. Et c'est par ce biais que le phi vient à symboliser ce qui manque à l'Autre pour être l'A noétique ("qui a une pensée dans l'esprit, doué d'intelligence"), l'A de plein exercice, l'Autre en tant que l'on peut faire foi à sa réponse à la demande. De cet Autre noétique, le désir est une énigme. Et cette énigme est nouée avec le fondement structural de sa castration.**

**C'est ici que s'inaugure toute la dialectique de la castration."**

On peut dire, me semble-t-il, en termes plus simples, que pour Lacan, L'Autre du désir ne saurait être un Objet d'amour puisqu'il ne répond pas à la demande. Et répondre à la demande, c'est ce constituer en objet d'amour par quoi l'Autre déchoit de la position d'impossible et d'inaccessibilité qu'indique le désir. Pour Lacan, comme pour beaucoup d'entre nous, pour tous, l'incarnation est une déchéance.(p.258. et sq.)

psychotiques se protègent comme définitivement de la parole mensongère ou meurtrière d'un autre par qui et pour qui le désir ne s'originerait plus dans l'Autre du langage et se trouverait rabattu au rang de besoin dans la plus exacte et la plus redoutable des manipulations ? Par cet autre et pour lui, la question du sujet - voire celle de la vérité et de la parole donc - ne se poserait plus! Il n'a donc plus à y répondre.

C'est ainsi que le psychotique s'exclut lui-même d'une parole qui ne le fonde pas car parler, pour lui, c'est mentir ! Il trouve son refuge, indéfiniment reconstruit sur le sable, dans la carapace, la bulle, l'à-côté du langage, voire à l'intérieur d'un langage qui ne parle plus. Laisant le faux témoin à son mensonge, il s'enferme dans le sien pris pour la vérité sans autre, celle de l'exactitude ou de la pensée immédiate. Ainsi se trouve-t-il fondé mensongèrement dans un fantasme de dédoublement du moi où se met sans cesse en scène un Autre de comédie dans l'évitement de toute castration et/ou de toute obéissance.

*Le psychotique fonctionne dans la tête pour éviter d'avoir un corps. Sous prétexte que la parole c'est du toc et qu'elle est pervertie il ne se livre pas à la parole pour ne pas souffrir. Il s'est mis à l'abri de la souffrance une fois pour toute. Mais on peut parler à celui qui ne parle pas. L'ouverture pour le psychotique c'est accepter qu'il soit dans le refus a priori. Le psychotique va vivre d'être non-désirant, or pour vivre il faut bien désirer...il est caractérisé par le contre.*

Cet évitement de la rencontre nourrit l'opposition, le mutisme, le mensonge. Elle va à l'encontre de tout. Et dans l'isolement de celui qui cherche en lui-seul la vérité - elle ne parle plus - l'homme va de faux-témoins en faux-témoins, dans une sorte de répétition infernale qui confirme qu'il a raison de s'être enfermé. Pour lui, personne n'est fiable : il ne croit plus à la parole ou, du moins, il n'y croit que sur le mode d'en douter ou de la refuser partout où elle se donne. Le surgissement du sujet à partir du fantasme fondamental est pris en tenaille entre le doute et le vide. L'homme alors est livré au mécanisme d'une répétition sans interprétation. Cette répétition non ouverte à l'interprétation marque le transfert massif dans la jalousie du psychotique. Sauf "dépression", comme on dit, un tel transfert ne s'offre à aucune résolution. Car c'est le processus du transfert en tant que tel qui est devenu la résistance. L'amour (de transfert) est le lieu de la résistance au désir. Là est la tenaille de l'ambivalence.

*Le psychotique tente de vivre d'une vérité sans témoin. La première rencontre c'est la naissance : s'il n'a rencontré que des faux témoins c'est qu'il y a du faux témoin en lui.*

Or, en tant qu'il est barré, le sujet humain - comme l'Autre - est inconnu de lui-même. Seul un autre peut témoigner que ça parle en lui en lui parlant. Il l'instaure, au cœur de lui-même, dans une position subjective constituée par l'Autre et qu'aucune projection moïque ne peut appréhender. (Sém. VIII, p. 222-223). C'est dans cette position d'être aimé par Alcibiade en tant que tabernacle (si j'ose dire) de l'objet a puisqu'il le porte en lui que Lacan voit Socrate devenir le témoin véritable dans lequel s'articule l'amour et le désir, le petit a au grand A. C'est pourquoi il conclut ce passage:

**C'est dans la mesure où ce que Socrate désire, il ne le sait pas, et que c'est le désir de l'Autre, c'est dans cette mesure qu'Alcibiade est possédé, par quoi ? - par un amour dont on peut dire que le seul mérite de Socrate est de le désigner comme amour de transfert, et de**

**le renvoyer à son véritable désir** (celui de l'Autre, s'il est vrai que le désir de l'homme est le désir de l'Autre). Sem. VIII p. 212 § 3 ;

C'est ce qu'opère le repérage de l'objet a dans le transfert. C'est en l'inscrivant dans l'ordre de la parole que l'interprétation en autorise la chute. Par là-même est provoquée sa chute puisque, d'invisible qu'il était dans le miroir, il devient visible. Par là-même, il déchoit du statut d'Objet du désir...Cela entraîne certes l'évanouissement du sujet puisque l'objet auquel il était censé devoir l'existence disparaît. Corrélativement, dans la cure, l'interprétation ouvre à la parole tierce (qui n'est ni de l'analyste ni de l'analysant, et qui s'adresse à l'un et à l'autre). Cette parole tierce ne doit rien à la différence objective, ni à la différence subjective, ni à la différence entre le sujet et l'objet.

*Ce qu'il y a à défaire c'est le ou...ou...mensonger : soit du côté de la parole perversie, ou ailleurs chez le paranoïaque pour toucher le refus, le triomphe de la négation de la parole originare. Ce point ne peut être touché dans la cure qu'après que se soient effondrées les médiations imaginaires.*

Elle ne leur doit rien parce qu'elle les fonde.

La parole interprétative permet au sujet de ne pas mourir - contrairement à ce qu'il dit toujours à cet endroit et à ce moment -là. Elle en autorise l'assomption. Car, quand il croit perdre sa vie, c'est celle qu'il imaginait en s'adressant à son objet ou à l'image qu'il perd.

*Quand l'homme croit perdre sa vie, la possession de ses objets d'amour, c'est l'image de lui qu'il perd dans l'ouverture que lui donne la vie.*

*Se mettre en position d'analyste c'est se laisser prendre dans le transfert par l'imgo que le patient nous met...s'y laisser prendre sans s'y prendre.*

*Interpréter c'est offrir à l'analysant ce qui parle en lui.*

C'est là qu'il vit en vérité en tant que sujet par qui et pour qui la vérité parle !

Denis VASSE

2. Les deux versants de la parole :

expression ou médiation et révélation

3. L'hystérique est emportée par les mots par et pour l'autre.

**Pour le premier sujet**, poursuit Lacan, **vous avez à lui faire reconnaître où se situe son action, pour qui le terme d'acting out prend son sens littéral puisqu'il agit hors de lui-même.** (Ecrits, p. 304 § 2)

L'hystérique se laisse prendre au jeu des mots et des sentiments qu'il prête inconsciemment à l'autre et dans lesquels il le prend parce qu'il y est pris. C'est dans les références cliniques situées à la frontière de la perversion dans l'hystérie que nous pourrions le mieux saisir ce processus.

(30.11.90) La dramatisation vient recouvrir un point de sensibilité intérieur et m'empêche de ressentir ce point de sensibilité intérieur. Peut-être que je ne

veux pas le reconnaître : je le confonds avec la féminité et je pense que je dramatiser.

DV. Les deux termes confondus...le seraient par une ambiguïté du mot pénétration comme si être touché au cœur par la parole, c'était confondu avec être pénétré...avec l'écho sexuel que ça a, l'écho sexuel et en même temps l'écho de condamnation, de jugement

.....

Bizarrement, cette semaine, la tension constante tournée vers ces idées sexuelles...ne prenait pas tout la place, n'était pas constamment là, elle tombait sans que je lutte vraiment pour ça...Parce que ce que vous dites de la condamnation, c'est quelque chose de très fort en moi et qui entraîne une lutte sans cesse pour que ça prenne pas toute la place...Et ça, c'est un plaisir permanent à voir et à penser à ça !

D'ailleurs, là, le pénétrer et le voir se rejoignent là...et, en plus, ça m'emplit entièrement, ça m'occupe entièrement dans la tête, et y a plus, à ce moment-là, aucune place pour l'amour.

Parce que ce point sensible, c'est un point d'amour...qui doute aussi... qui n'est pas en tranquillité. Autour de ça, y a de la peur, du doute et de la faiblesse: un risque de ne plus exister là.

DV. Le paradoxe...c'est l'image confondue avec vous... qui n'existerait plus...Alors, vous seriez obligé de vous en remettre à ce qui vous touche...

.....(silence+)

c'est ça le tour de passe-passe.

C'est là où je dis : on est en train de me tuer, on m'attaque...

ce qui fait peur aux autres quand j'en parle...

plutôt que de me laisser aller à cet endroit.

Deux années plus tard, alors qu'il s'agit d'une cure qui dure déjà depuis de longues années, il arrive à une séance dans un grand état d'épuisement (il s'est tué !) : il est vidé avec une sensation de mal-être et de douleur dans son corps.

(1.10.92) (...) ça touche à l'endroit où je veux tout par moi et pour moi...

Tout passe par moi sans espace vrai...sans espace libre à l'autre...ni à moi-même...

Je dis toujours ce que je pense...mais je ne le vis pas...

Quand je dis : "je suis fatigué, ça ne va pas"...Je ne sais jamais si c'est vrai...Y a le risque que je mente...parce que j'aurais pu faire en sorte que ça se passe autrement... Donc c'est de ma faute

et de toutes façons, au moment où je parle, je dis, je demande...y a un décalage...ou un doute qui revient: Est-ce que je suis vraiment à cet endroit... mais là, je suis au seuil de me laisser aller à juste "dire" et à reconnaître comme c'est.

C'est compliqué ce que je dis.

En tous cas, je touche une limite... (épuisement)

Dans mon corps, c'est désagréable

c'est douloureux à l'intérieur

Dans mon ventre, c'est pas bon...

dans mon ventre, y a un mal-être

c'est entre le déplaisir et le début d'une douleur

et mon ventre, c'est ce qui remplace mon cœur...

Mais là, ça marche plus comme ça marchait. Ça ne fonctionne plus comme avant: avant, ça fonctionnait sans limite, ça; ça s'arrêtait pas

J'ai la trace de cette tension, la tension qui sort de moi et qui me laisse une trace de fatigue à l'intérieur..

et quand je rentre dans cette tension, je ne sens plus rien...et je me retrouve plus loin dans le temps...avec des moments de calme...ici.

Mes parents viennent et repartent en quelques heures...je me demande pourquoi c'est si rapide...Je voudrais essayer d'aller les voir dans le calme...  
Je suis dans une course...  
Je cours comme si j'évite le moment présent...  
alors que chaque moment présent je peux le vivre quoi...  
ça doit arriver de bouger...mais ça doit arriver de le vivre...  
Quand je quitte quelqu'un pour aller ailleurs,  
je suis parti avant que je ne sois déjà parti...  
Et qu'est-ce qui peut me soigner ? me faire du bien à l'intérieur ?

DV. Oui, au fond, le processus d'épuisement, c'est d'être toujours par la pensée ou la parole dans l'autre ou ailleurs comme pour prévenir toute anticipation ou, comme vous le dites, toute attaque...Disons qu'il y a là la crainte de résider à l'intérieur, comme si, à cet endroit vous risquiez de disparaître (je fais cette interprétation en ayant complètement oublié, évidemment, la séance d'il y a deux ans)

.....  
dans l'autre, c'est vrai...  
j'ai une volonté d'aller dans l'autre  
et, quand vous l'avez dit, ça m'aide...  
parce que ça me libère de quelque chose que je ne sais pas bien...(le fantasme fondamental ? )  
et, en même temps, je vois que là, j'ai du plaisir...Y a l'attaque...  
mais y a aussi le plaisir d'être dans cette vitesse là...et dans l'autre.  
Et je sais que c'est vrai...Quand vous le dites...  
y a un sourire qui vient et qui dit que j'y suis par plaisir...  
une sorte de fixation...  
Cette fatigue, je la découvre...  
mais y a pas beaucoup de joie...  
d'abord, c'est lourd  
et j'ai le sentiment de tomber à l'intérieur...  
A l'intérieur, y a une chute qui fait peur...et qui peut m'entraîner...

La tension hystérique, recouverte par la dramatisation, constitue le noyau de la perversion quand c'est par elle et pour elle que le sujet vit. Elle est confondue avec ce qui fait vivre (le désir de l'Autre) et cette confusion ne se révèle que dans l'épuisement... Encore faut-il, pour qu'il y ait révélation que quelqu'un en soit le témoin. La perversion ou la folie soumise au transfert laisse un jour ou l'autre apparaître ce noyau hystérique (même chez l'obsessionnel). Ce fondement imaginaire (fantasme fondamental) emprisonne le sujet dans une specularité qui fait que le moi se cherche dans la pensée qu'il a de l'autre, ce qui interdit, dans cette enceinte toute résonance en vérité de la parole de l'autre. A la place de la résonance de la parole qui vient d'ailleurs, il n'y a qu'un écho du même qui confirme l'absence et la négation de tout autre, de toute différence. A moins que le travail de l'amour de transfert et l'embobinement répété de la haine à la place de l'amour ne se dénoue par la rupture du fil dans l'ouverture d'une interprétation soutenue dans le temps par une présence qui échappe à la réduction imaginaire.

(11.92) Dans votre présence, il y a une autorité calme  
et ça s'est fait dès le départ,  
même si vous aviez accepté de me donner une autre adresse que la vôtre...  
J'étais arrogant etc...Vous ne m'avez pas attaqué!

Ce qu'il y a d'ennuyeux, c'est que, chez vous,



il y a une...pas une perfection...mais autre chose...  
non...je ne sais pas...pas de défaut ( ce que j'imagine) comme un respect...  
(...)  
Il y a quand même...Il y a... à avoir ce même respect pour tous...  
Ce que je respecte, c'est le fait que vous supportiez la différence..  
Eh bien, là j'ai l'impression d'avancer!  
Le conflit que j'ai, il est dans les mots,  
je réduits l'autre avec des mots, j'attaque avec des mots...  
Je me souviens ici quand vous ne réduisiez pas tout...aux mots que je disais...  
il y a une condensation sur les mots...  
avec un décalage entre les mots et la vérité...ou le vrai...  
Je n'ai pas le temps à l'intérieur de moi...  
Avec l'idée, derrière, qu'à la fois je suis puissant - à cet endroit là -  
et brillant. Alors qu'en fait, comme vous disiez: c'est embobiné !

#### 4. L'obsessionnel confisque l'autre dans l'image par et pour lui.

**Pour l'autre (l'obsessionnel) vous avez à vous faire reconnaître dans le spectateur, invisible de la scène, à qui l'unit la médiation de la mort** (Ecrits, p. 304)

L'obsessionnel confisque les autres dans l'enceinte de sa propre image qu'il ne voit pas et qui fonctionne comme celle du Commandeur dans Don Juan. Il lutte sans cesse contre la perte d'une image qu'il éprouve pourtant comme dérisoire et qu'il ne peut pas voir (à tous les sens du terme).

(Elle rêve qu'une amie lui dit qu'elle attend un enfant trisomique... puis elle revient sur le rêve où, se regardant dans un miroir, elle voit son père)

C'est dur à dire, c'est comme une énorme souffrance, de n'être jamais arrivé à le rencontrer...

J'ai un tas de question sur le langage...Il y a eu un langage avec mon père, mais ce qui était difficile, c'était de ne pas pouvoir se dire

DV. Oui, c'était un langage qui n'en référait pas à la parole, mais au regard...

c'est ça ..oui...Il me semble qu'il y a beaucoup de choses qu'on a besoin d'entendre, même si on les porte en soi intuitivement...

En même temps, dire les choses, c'est toujours un grand risque, un risque d'exister dans le sens de sortir de soi...

DV. Oui, c'est aussi prendre le risque de ne pas voir exister l'autre comme on l'imagine...ou comme on imagine que nous existons nous-mêmes...

Ça va dans tous les sens...

Je ne sais pas de quelle manière, mais il y a quelque chose là...

Quand on commence à sortir de soi, c'est comme un escargot à qui on enlèverait sa coquille...Je ressens une très grande vulnérabilité ...

Quand je pense à mon père (suicidé, fils de suicidé..),

c'était cette espèce d'affolement qui était communicative

et qui, lui, le mettait dans des crises de violence,

chaque fois qu'il se sentait vulnérable...

C'est ce qui me fait dire, je pense :

je ne peux pas parler parce que je fais du mal.

DV. Au fond, pour consentir à parler, nous devons parler à quelqu'un qui n'a pas peur de la vérité qui parle en lui.

...en même temps...j'allais dire: elles sont rares, ces personnes-là !

Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est que cette difficulté rencontrée dans mon enfance, m'a toujours conduite à la recherche de cette vérité...Comme s'il fallait que je la trouve quelque part peut-être pour faire une rencontre... pour avancer.

Miroir, miroir joli - elle est artiste - dis-moi de qui je suis la fille ?

Tu es assurément la fille de ton père...mais il y a quelqu'un qui l'est mille fois plus que elle, c'est sa mère!

(7.10.92) Quand je commence à vous parler, il y a quelque chose dont j'ai très peur...c'est d'entendre ma voix! Quand je commence à l'entendre, c'est comme si j'avais fait un pas...

Ma vie, je la ressens comme un édifice relativement structuré, mais, quelque part, à la base, il y a quelque chose qui n'est pas structuré et, en même temps, il pourrait y avoir tout pour que ce soit solide.

Quand je me tourne vers mon passé, j'ai l'impression que beaucoup de choses ont été dites....

Je pense à l'influence de mon père, ce regard qui fige, cette voix qui crie... Il n'était pas que ça.

DV Oui, au fond, la voix qui fait peur à entendre...c'est la voix qui pourrait provoquer l'effondrement de l'édifice dont vous parlez, de l'image finalement...

Ce n'est pas que l'effondrement de l'image...c'est aussi l'effondrement d'une confiance: c'est exactement là que ça fait mal...Mais l'effondrement d'une confiance, c'est ce qui rend l'édifice en sable à la base...

Parce que, finalement, cette confiance, c'est quelque chose qui ne peut se construire que sur l'inconnu de l'un ou de l'autre, c'est comme une main qui prend notre propre main pour nous dire: Tu sais, je suis comme toi, mais ensemble on risque rien...

DV Oui, disons que si, vraiment, je me laisse aller à la parole, cette image ne tient pas...cette image en qui j'avais mis ma confiance ne tien t pas...ne serait-ce que parce qu'une image, ça ne parle pas...

Je me demande si ça n'a pas été toujours quelque chose comme ça...

A chaque fois que je parlais, je bousculais les choses et je blessais autour de moi...

Je ne voulais plus de la place que j'avais dans cette famille...je ne voulais plus de cette image...et il me semble qu'en ne voulant pas qu'on m'enferme dans une image...je cherchais les personnes ailleurs que dans l'image que j'avais d'eux-mêmes...et je n'y arrivais pas...

et c'est là que j'ai fui la recherche du savoir, que j'ai fui dans ce monde de la peinture, de la couleur, du dessin...

DV. Oui, si l'on se réfère au dernier rêve, cette image de vous c'est l'image de votre père

Je parle beaucoup de l'image de mon père, mais mon père par lui-même, je pense que je ne l'ai jamais connu. Lui-même s'est enfermé dans l'image du petit garçon modèle qui reste auprès de sa maman, mais la vraie personne qu'il était, je crois que je ne l'ai jamais connue ou alors je ne l'ai connu qu'intuitivement...

il m'est très difficile de m'en défaire de l'image de mon père...

Il est possible que ce soit d'autant plus difficile que celui que j'aurais tant voulu connaître, je ne l'ai jamais connu...et ça répond à un manque...(elle a recouvert le manque en tant que signifiant du désir d'une image...au lieu de l'entendre comme signifiant de l'autre parlant)

Est-ce qu'un enfant a confiance en une personne ou en une image...Un enfant...il sent la vérité...

DV. Oui, pour qu'il sente la vérité qui parle, il faut qu'on lui parle, qu'on s'adresse à lui et pas à son image...

...(émotion +++)

Y a ma vie actuelle, avec ces enfants que j'ai et que je sens, qui parlent...et y a ma vie passée...où il n'y a qu'avec ma mère que je pouvais parler...et mon père avec qui je ne pouvais pas parler...

8.10.92

Autour de cette image...il y a une lutte.

C'est comme si je faisais tout pour me débarrasser de cette image et pourtant, en même temps, je m'en sens nettement prisonnière...

et aussi autour de ce que vous disiez

Je suis particulièrement sensible à la fatigue

et, quelque part, je ressens que c'est cette lutte qui me fatigue...

C'est un paradoxe...Quelque chose me pousse en avant et quelque chose d'autre me tire en arrière...

La peinture, c'est travailler sur quelque chose de visuel,

et en ce moment, je ne peux pas.

.....

J'ai comme l'impression que je ressens une situation terriblement aberrante : c'est comme si j'étais en prison dans une pièce dont la porte est grande ouverte.

Finalement, si je ne sors pas, c'est qu'il y a quelque chose en moi qui m'interdit de sortir, comme si j'avais peur que la promesse d'une rencontre ne soit pas tenue.

...

J'ai l'impression que, parfois, pour un adulte, c'est effrayant d'être devant un enfant. Certains des enfants avec lesquels je travaille me mettent très mal à l'aise. Ils sont fermés, il est impossible de savoir ce qu'ils désirent et tout ce que je pouvais donner ou proposer, c'est comme si c'était dans le désert

Est-ce que ça a pu bloquer quelqu'un comme mon père qui devait avoir une peur terrifiante : pour lui, la vie, c'était quelque chose qui s'arrêtait à cinquante ans.

**C'est donc toujours dans le rapport du moi (imaginaire) du sujet au je de son discours, qu'il vous faut comprendre le sens du discours pour désaliéner le sujet. (Ecrits, p. 304 §3)**

Comprendre par qui et pour qui le sujet s'adresse, c'est se mettre en position d'analyste. Se mettre en position d'analyste, c'est consentir à se laisser prendre, dans le transfert, pour l'imaginaire par qui et pour qui l'analysant parle. A s'y laisser prendre sans s'y prendre soi-même en manifestant - dans le silence comme dans l'interprétation - l'écart entre l'autre en tant qu'il est l'image projetée de soi-même et l'autre en tant qu'il échappe à toute projection et s'offre à la reconnaissance de ce qui parle, à la reconnaissance de l'inimaginable.

Comprendre alors, ce n'est pas posséder un savoir sur l'analysant qui serait plus juste et qu'il s'agirait de lui "renvoyer", c'est lui adresser la parole du lieu dans lequel il se projette, une parole qui ne dit pas ce qu'il dit ou ce qu'il fait dire à l'image. Elle parle autrement et révèle, pour une part, ce qui n'est pas dit quand il parle ou ce qu'il ne sait pas encore qu'il dit quand il parle. Interpréter, c'est offrir à l'analysant la possibilité d'écouter ce qui parle (en lui) en s'affranchissant des limites de l'imaginaire par le fait que celui qui nous parle en vérité fait résonner en nous ce qui, refoulé, était interdit de parole. Consentir à la vérité qui parle en nous, c'est se rendre libre et être affranchi par la parole même des grilles de notre imaginaire. Ce refoulé hors de l'imaginaire - et cela peut aller jusqu'à la forclusion qui est absence, dès le

début, de prise en compte de la parole par les processus de symbolisation qui ouvrent l'imaginaire au réel - concerne, au premier chef, la métaphore paternelle. Ainsi nous l'apprennent les défenses psychotiques.

Je ressens le moi-même comme une cage  
et je crois que c'est ça qui fait le plus mal...  
Je ressens la liberté comme une eau,  
c'est quelque chose de vital...  
et quand je sens, comme la semaine passée,  
que soit X,  
soit moi, si je me sens pas libre ou  
si, par mon égoïsme, je l'empêche d'être libre,  
je ne peux plus respirer  
et ça, je le sens de façon très nette, maintenant.  
Mais ça demande de s'absenter, de s'en aller.  
C'est écarter les faux barreaux du moi qui me tiennent,  
qui m'emprisonnent.

Finalement, ce n'était pas agréable, cette semaine, à traverser mais nous étions en tension...Je sais pas verbaliser...et, pourtant, c'était un passage nécessaire: nous nous sommes affrontés et, en même temps, ça nous a permis de reconnaître nos limites...et que c'était essentiel d'être libre, et que c'était dans cette liberté qu'il y avait l'amour...  
Un rêve, cette nuit.  
Il y avait une marche très difficile : j'étais avec mes filles...  
et X (son mari) : Il arrivait après, dans mon rêve...  
Et nous cherchions ? Quoi ?  
Et je me retrouvais dans le magasin de ma mère  
où il n'y avait que des veuves  
et l'une d'elles me demandait de lui donner un petit Poucet en sucre.  
Et j'affirmais ma parenté avec un monsieur du village : Mr X...  
Est-ce que ce X a une parenté avec le X de la Bible?  
Je me demande  
si je ne suis pas à la recherche d'une racine paternelle :  
toutes ces veuves qui se succèdent, enfant, autour de moi ! ?

La confiscation de la liberté et de la respiration, voilà bien ce qui emprisonne, isole et annule et ce qui attise la lutte épuisante de l'obsessionnel contre son moi. Classiquement cela atteste, dans l'alternative rétention affective-colère, d'une fixation et donc, d'une régression de la libido au stade sadique-anal. Cette désintrinsication des pulsions est corrélative de la non-symbolisation, du non rapport à la parole originare. Elle se fait toujours en faveur de l'agressivité pure ; c'est-à-dire d'une agressivité qui a perdu son rapport à un objet d'amour susceptible de réorienter vers l'Autre du désir le sujet. L'agressivité pure, c'est la violence. Elle est souvent cachée au cœur d'une vitalité qui n'a pas d'autre fin qu'elle-même (l'orgasme sans autre). Alors c'est le collage d'un double fusionnel, collage qui se solde toujours par le fantasme d'une expulsion...où c'est celui-là même qui expulse...qui se prend pour une merde, un objet. Ce rythme biphasique est retournement, comme un disque, du sadisme en masochisme. C'est d'ailleurs ce que dit l'obsessionnel: s'il se met en colère jusqu'à la rupture, c'est parce qu'il en a marre d'être pris pour un objet qu'on rejette une fois qu'on s'en est servi: une merde lâchée! Et quand il est rejeté, il n'aspire de nouveau qu'à une chose: être collé comme une merde encore, mais vivant encore de son contact à la paroi intestinale. Où l'on reconnaît le jeu sphinctérien, la tension d'un anus (le ténesme) qui coupe le flux intestinal tout autant pour retenir (ne pas se vider entièrement) que pour expulser ce qui serait mortel d'être retenu (la peur de l'explosion).

On comprend comment le risque psychotique d'un dédoublement sans fin augmente quand s'épuisent les arrangements et les compromissions entre isolation et annulation, les formations tampons qui donnent le change dans la gestion manipulatrice de l'imaginaire familial ou social.

Quelques semaines plus tard, le spectre du père mort, sorte de statue du Commandeur, se donne pour ce qui est cherché au milieu des veuves comme une racine paternelle...

(Elle se dit coincée dans une image et dans son orgueil. Je lui rappelle le rêve où elle se regarde dans un miroir et c'est son père qu'elle voit).

Ça m'étouffe ça, parce que je ne sais pas comment en sortir...

J'ai l'impression d'être la victime et le bourreau à la fois...

Je n'arrive pas à comprendre la portée de cette image...ce père que je vois dans une glace...J'ai l'impression que c'est important...

Je croyais être libre...

C'est d'ailleurs à la mort de mon père que j'ai pris la décision d'arrêter de faire la médecine : ce n'était pas ma voie...

Le fait de m'être tournée vers la peinture,

c'était casser ce miroir...

et pourtant je ne suis pas encore libre...